

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PAIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.]

Samedi, 27 Février 1841.

[No. 12.]

SOMMAIRE.—Poésie : *Le malheur*.—*L'apprenti, fin*.—*L'hiver*.—*Argument contre l'Instruction du Peuple*.—*Pensées détachées de Plutarque sur le contentement de l'esprit*.—*Amitié dans le mariage*.—*Faits divers*.

POÉSIE.

LE MALHEUR.

SUIVI du Suicide impie
A travers les pâles cités,
Le Malheur rôde, il nous épie
Près de nos seuils épouvantés.
Alors, il demande sa proie ;
La jeunesse, au sein de la joie,
L'entend, soupire, et se flérit ;
Comme au temps où la feuille tombe,
Le vieillard descend dans la tombe
Privé du feu qui le nourrit.
Où fuir ?—Sur le seuil de ma porte
Le Malheur, un jour, s'est assis ;
Et depuis ce jour, je l'emporte
A travers mes jours obscurcis.
Au soleil et dans les ténèbres,
En tous lieux, ses ailes funèbres
Me couvrent comme un noir manteau ;
De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent ; et ses mains livides
Sur mon cœur tiennent le couteau.
J'ai jeté ma vie aux délices,
Je souris à la volupté ;
Et les insensés, mes complices,
Admirent ma félicité.
Moi-même, crédule à ma joie,
J'enivre mon cœur, je me noie
Aux torrents d'un riant orgueil ;
Mais le Malheur devant ma face
A passé ; le rire s'efface,
Et mon front a repris son deuil.
En vain je redemande aux fêtes
Leurs premiers éblouissements,
De mon cœur les molles défaïtes
Et les vagues enchanterments ;
Le spectre se mêle à la danse ;
Retombant avec la cadence,

Il tache le sol de ses pleurs,
Et, de mes yeux trompant l'attente,
Passe sa tête dégoûtante
Parmi des fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix ;
Dans les arbres il se balance
Quand je cherche la paix des bois
Près de mon oreille il soupire,
On dirait qu'un mortel expire :
Mon cœur se serre épouvanté :
Vers les astres mon œil se lève,
Mais il y voit pendre le glaive
De l'antique fatalité.

Sur mes mains, ma tête penchée
Croit trouver l'innocent sommeil ;
Mais hélas ! elle m'est cachée
Sa fleur au calice vermeil !
La douce absence de la vie,
Ce bain qui rafraîchit les jours ;
Cette mort de l'âme affligée
Chaque nuit à tous partagée,
Le sommeil m'a fui pour toujours.

Ah ! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts :
" Viens, ô Gloire ! ai-je dit, réveille
" Ma sombre vie au bruit des vers.
" Fais qu'au moins mon pied périssable
" Laisse une empreinte sur le sable."
La Gloire a dit : " Fils de douleur,
" Où veux-tu que je te conduise ?
" Tremble, si je t'immortalise :
" J'immortalise le malheur."

Malheur ! Oh quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur ?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon cœur,
Et, dans cette fournaise ardente
Pour moi noblement imprudente
N'hésitant pas à se plonger,
Oscra chercher dans la flamme ;
Avec force y saisir mon âme,
Et l'emporter loin du danger ?

Le comte ALFRED DE VIGNY.